

—Qu'y a-t-il pour le service de Votre Excellence ? fit-il en reconnaissant le chef des Invisibles.

—Des étrangers, des Français vont peut-être passer par là ; tu leur refuseras des chevaux de relai.

—Il sera fait selon votre volonté, Excellence... Si cependant ils avaient un ordre du gouverneur de la province ?

—Eh bien ! tu leur diras que tous tes chevaux sont en service, et tu ne leur en promettras que pour le lendemain.

—Il suffit, Excellence.

—Seras-tu à la réunion d'Ierinoslaw ?

—Je partirai dans deux jours, cela me suffira pour arriver à temps.

—C'est bien. Souviens-toi de ma recommandation.

Et pendant que le Russe s'inclinait jusqu'à terre, Ivanowitch donnait de nouveau le signal du départ.

Le soir, ils prirent quatre heures de repos à l'izba de Sirt, et recommencèrent leur course échevelée au lever de la lune : à chaque relai la même recommandation était faite au maître de poste, qui répondait avec une égale déférence.

Le cinquième jour se leva sans incident.

—Ce soir, au lever de la lune, dit Ivanowitch en mettant le pied à l'étrier, nous arriverons au mir de Voronoje ; et, à partir de demain, nous pourrons gagner Ierinoslaw à petites journées.

Cependant, le steppe avait pris un aspect plus sauvage : les troupeaux de chevaux et de buffles étaient plus rares.

—Garde à vous ! dit un des cavaliers cosaques, nous sommes dans la régions des loups.

Les chevaux devaient percevoir quelques émanations étranges, car ils paraissaient inquiets, nerveux, et de temps à autre, poussaient des hennissements significatifs, secouant leurs crinières et augmentant d'allure sans y être invités par leurs cavaliers.

—Ils sentent le pirate du steppe, fit le second Cosaque.

—Arriverons-nous avant la nuit ? demanda Ivanowitch.

—Je ne crois pas, maître ; nous ne sommes pas encore à l'izba de Perm.

Une heure environ avant le coucher du soleil, les étalons semblèrent pris d'une folie furieuse, et, peu à peu, ils développèrent une telle vitesse que les cavaliers en perdaient la respiration.

Tout à coup, un des Cosaques étendit son fouet dans la direction du levant qui commençait à se teinter de couleurs sombres.

—Regardez, dit-il, voici les vedettes qui viennent en reconnaissance.

Tous les yeux se tournèrent dans la direction qu'il indiquait.

Une demi-douzaine de petits points noirs mouvants faisaient tache dans la plaine, et comme ils se trouvaient en avant de la route parcourue, leur vitesse, accrue de celle des chevaux, ne tarda pas à dissiper tous les doutes, c'étaient bien des loups.

Leur nombre n'était guère inquiétant, mais ce ne pouvait être qu'une avant-garde. Les voyageurs visitèrent leurs carabines et se tinrent prêts à tout événement. Les braves étalons ne songèrent pas un seul instant à dévier du chemin qu'ils suivaient ; tout au contraire, ils hennissaient de colère et semblaient impatients de commencer le combat.

Le loup est lâche quand il n'est pas en nombre. Ils se mirent alors à galoper derrière les chevaux, à une distance d'une cinquantaine de pieds environ, en grognant sourdement ; on voyait, à leurs yeux en feu, à leurs langues pendantes, qu'ils devaient être poussés par une terrible faim.

—Il faut avoir pitié d'eux, fit Ivanowitch et leur donner un peu de nourriture ; apprêtez-vous à faire volte-face et à tirer au commandement.

Au signal donné, les quatre chevaux firent conversion à droite.

—Visez bien, s'écria rapidement Ivanowitch ? Deux sur le même... tant pis pour les deux premiers... une, deux, trois... feu !

Les deux loups les plus rapprochés roulèrent, en hurlant, dans la poussière, mais ils ne se relevèrent pas ; du reste, il fut impossible de savoir si les blessures reçues les avaient mis entièrement hors de combat ; ils n'étaient pas tombés que leurs compagnons étaient sur eux, et comme il y en avait suffisamment pour les quatre restant, il n'y eut pas de discussion entre eux.

Les voyageurs purent continuer leur chemin, débarrassés pour le moment de ces désagréables compagnons.

Une heure environ s'écoula sans nouvelle alerte, mais les chevaux continuaient à donner des signes de plus en plus évidents d'irritation ; il était certain qu'ils sentaient le voisinage de leur ennemi héréditaire, et que cette nuit ne s'écoulerait pas sans nouvelle rencontre.

Le steppe devenait de plus en plus aride et desséché ; toute la partie qu'avaisine l'Oaral, sensiblement déprimée, a gardé plus que les autres les souvenirs de la mer ; fortement imprégnée de sel, elle n'a pour toute végétation que des salicornes et contient une grande quantité de petits lacs salés, que les nomades exploitent en salines selon leurs besoins.

L'attitude des chevaux indiquait donc suffisamment que quelque troupe de loups devait errer, non loin des chasseurs, dans la plaine désolée. Il s'agissait d'atteindre l'izba de Perm avant la nuit : deux petites heures de galop le lendemain, car les loups attaquent rarement de jour, devaient conduire sans encombre à Voronoje.

Dix verstes à peine séparaient la petite troupe de l'izba de refuge... elle n'eut pas le temps de l'atteindre avant l'apparition des fauves rôdeurs.

Ces derniers suivaient certainement la piste depuis plusieurs heures, attendant le moment favorable pour se montrer, car le soleil n'était pas couché que de furieux hurlements retentirent dans le lointain, et les voyageurs, en se retournant, aperçurent avec effroi, à moins de deux kilomètres en arrière d'eux, une longue ligne houleuse, épaisse et noire, qui roulait sur le steppe comme un flot envahisseur... c'étaient les loups !

Pour la première fois, les cavaliers usèrent de l'épéron ; peine perdue,

les chevaux donnaient toute la vitesse dont ils étaient capables, et ce n'était pas suffisant pour maintenir les poursuivants à la distance nécessaire ; en dix minutes, les carnassiers étaient sur leurs talons.

—Voici l'izba, cria tout à coup l'un des Cosaques ; encore un effort, et nous arrivons.

On eût dit que les chevaux, eux aussi, sentaient l'approche du refuge, car ils s'enlevèrent avec une telle furie, que la bande affamée perdit du terrain, et les six chevaux s'engouffrèrent par le portail, heureusement ouvert, de l'izba... Les deux Cosaques avaient bondi sur le sol, ils repoussèrent les deux battants et placèrent les barres de fermeture avec une rapidité prodigieuse... Il était temps, les premiers loups de la bande venaient se heurter contre les solives de chênes et retombaient en hurlant.

—Nous sommes sauvés, fit Ivanowitch.

Et, tremblant, se soutenant à peine, il descendit de sa monture.

Holloway, le Yankee, se contenta de pousser un long soupir de satisfaction.

—Ma foi, dit-il, je ne fais pas de difficulté d'avouer que je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie !

L'izba, ou refuge de Perm, se composait d'une cour assez vaste pour contenir les chevaux et chameaux d'une caravane, entourée de hautes murailles en terre sèche, soutenue de distance en distance par des piliers de bois. Au centre se trouvait une construction composée d'une vaste chambre carrée, destinée à abriter les voyageurs pendant la nuit.

A l'intérieur, des monticules de terre, taillées en gradins, permettaient d'arriver au sommet de la muraille et de voir tout ce qui se passait aux dehors.



Les chevaux donnaient toute leur vitesse.—Page 150, col. 2

Au début, l'ensemble de ce refuge devait présenter une grande solidité, mais de nombreux hivers s'étaient succédé, depuis qu'il avait été édifié, sous Alexandre Ier, et de tous côtés les murs fendillés par les terribles gelées, et les ardeurs du soleil d'été qui produisaient le même résultat, menaçaient ruine.

Fort heureusement, les loups, qui donnaient l'assaut contre la muraille, ne savaient point choisir les lieux favorables, sans cela ils eussent pu pénétrer rapidement dans l'izba.

Les voyageurs ayant gravi l'un des talus, pour se rendre compte de ce qui se passait, furent réellement terrifiés du nombre de leurs ennemis : ils étaient là plusieurs milliers au moins, l'œil en feu, la gueule sanguinolente, arrivés au dernier paroxysme de la faim et de la fureur. Leurs hurlements sauvages remplissaient l'air à ce point, que les fugitifs ne s'entendaient pas parler ; le spectacle était terrifiant et capable de faire trembler les plus braves.

Ils se précipitaient en masse contre le rempart, dont quelques-uns parvenaient presque à atteindre le sommet et, à chaque assaut, des parcelles de terre sèche se détachaient des murs, diminuant d'autant leur solidité.

—Colonel, fit Holloway, qui s'était rapidement rendu compte de la situation, avant deux heures ces enragés seront sur nous, si nous ne trouvons pas le moyen de réparer les brèches qu'ils font.

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)